

Comme un éclair pour éteindre la nuit

Entretien avec Claude Vigée

à Jola et Daniel

Anne Mounic : Cher Claude, j'ai insisté pour que nous menions ensemble cet entretien, car le thème du puits, surtout dans cette formulation : « enfermement, engloutissement ou source origine », tient une place centrale dans votre œuvre. Dans « Une île en Occident »¹, vous parlez du « puits glacé du cœur » : « La louve, morte ou vive, au puits glacé du cœur ? » Dans le même poème, on retrouve, quelques vers plus bas, la louve et le puits : « Mais la louve criait lentement dans le puits. » Un peu plus loin encore :

« O puits de sang plombé de glace éblouissante,
Tu sais les rubis du silence,
Les haches de la pureté. »²

Les vers qui suivent me paraissent suggérer un lien entre cet ambivalent puits d'enfermement et l'exil, puisque ces vers furent écrits durant l'exil en Amérique, qui est un hiver, et une attente :

« Exil, ô différence,
Hiver de la parole,
Cœur de rien battant pour la nuit. »

Ensuite, dans *Canaan d'exil* (1956-1962), dans un poème écrit en souvenir de votre père et intitulé « Soleil de la Toussaint », vous liez encore le puits et l'hiver sur ce fond d'exil puisque votre père, dites-vous dans l'exergue est « mort très loin d'ici » :

« Le soleil éteint luit sous un torrent de boue,
Le sable dans le puits compte sa maigre somme.
Sur la cendre, la Nuit vengeresse est debout :
Dans le gel du désert deux traces isolées
Enchaînent à l'hiver le pas muet de l'homme. »³

1 Claude Vigée, *L'attente* (1949-51), *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 151.

2 *Ibid.*, p. 152.

3 *Ibid.*, pp. 349-50.

Ensuite, dans *Le Poème du retour* (1960-61), vous écrivez, dans « Vers Canaan » :

« Je connais une nuit. Et toujours la menace.
 Ô cœur sans voix : comment renaître à la parole ?
 Souffle étouffé dans une gorge obscure,
 L'écho silencieux dit la terre des morts
 Qui fut le champ des fruits, des sources et des rires,
 Le chant scellé du roc : une torche enfouie
 Dans la boue craquelée au fond du puits tari. »⁴

Vous associez ici, une fois encore, le puits et la nuit, mais l'étouffement paraît plus manifeste qu'auparavant, comme si, près de sortir de cet exil qui engloutissait votre parole en une sorte de lieu enfoui de nulle part, vous aviez déjà l'intuition du jaillissement à venir. Un peu plus loin d'ailleurs, dans le même poème, quand le puits revient, il s'associe encore plus directement qu'auparavant au langage, à la parole :

« Le mot prend naissance
 Au puits de la peur :
 La nuit si tu meurs
 Canaan commence. »⁵

Dans « Hors du feu », le puits rejoint l'origine, la source, puisqu'il est puits du désert, d'ailleurs toujours associé à la parole, puisque le puits, c'est Jacob, c'est la Torah :

« Là-bas dans la détresse, mais ici pour la joie,
 Nous commençons la veille au milieu des collines ;
 Nous attendons l'aurore errants sur les collines,
 Avec danses et chants par les vignes d'hiver.
 Il y a dans ce peuple une très grande joie :
 C'est la joie du retour,
 La clarté du pays où brille la présence
 Des eaux sombres du ciel jusqu'aux puits dans la pierre.
 Seul fait défaut le feu
 Dans les paumes de l'homme. »⁶

4 *Ibid.*, p. 383.

5 *Ibid.*, p. 385.

6 *Ibid.*, p. 388.

Cette exaltation de l'origine est manifeste dans les vers suivants de « Jérusalem » :

« Les éclairs ont mûri dans l'épaisseur du temps :
Au fond du puits scellé de pierres sépulcrales
Le fils de l'homme est engendré par la foudre voilée.
Parole à double source, à la fois ciel et terre,
Les amants règnent clairs sur l'échange du feu :
Joie et douleur, tout fait retour en juste temps ;
Par eux l'immensité jacassante est vaincue.
Le feu reste indicible et pourtant se profère
Dans l'orage qui gronde au sein de toute chair.
Entre époux fraternels seulement point la vie,
L'aube muette. »

On voit bien que se dessine, dans ces vers, ce qui fait votre joie : le lien renoué avec le passé de sorte qu'en jaillisse l'avenir, la réciprocité amoureuse qui fonde la « parole à double source, à la fois ciel et terre », dans la tradition cabalistique de l'arbre des Séfiroth, mais cela vous n'alliez le découvrir que plus tard. Pour l'instant, c'est le « foyer saint des rayons primitifs » de Baudelaire, ou le démonique de Goethe, qui vous permettent d'appréhender la richesse de ce puits, qui est aussi le puits du temps immémorial, comme le dit aussi Thomas Mann dans *Les histoires de Jacob*, en parlant de la « Fête de la narration » : « Nous enfoncerons-nous sans arrêt dans l'abîme insondable du puits ? »⁷ Ce puits-là, en son ambivalence, est susceptible de conversion par la parole, l'engloutissement se métamorphosant en source pourvu que l'on sache ressaisir le passé pour le projeter dans l'avenir – du bon usage de l'instant présent. Nous sommes loin, donc, des « puits d'ombre »⁸ dont parle Mallarmé dans *Igitur*, dont vos premiers puits, vos puits d'exil, me paraissent assez proches : nuit, cendres, sépulcres, ténèbres.

D'ailleurs, dans le même poème, on retrouve le puits dans le vers que vous dédiez à la mémoire de Théodore Herzl, le théoricien du sionisme :

« Prisonnier de l'exil saisi par la parole,
Tu lanças l'étincelle en ce puits de ténèbres,
Et tout à coup flamba le vaste éclair de joie
Où périt, où naquit ton peuple enseveli
Comme un lourd gisement de métal dans la nuit. »

C'est ce retour sur le passé et cette « reprise », pour utiliser le terme de Kierkegaard, qui permet que la

7 Thomas Mann, *Les histoires de Jacob*. Traduction de L. Vic. Paris : Gallimard L'Imaginaire, 1985, p. 47.

8 Stéphane Mallarmé, *Igitur. Œuvres complètes*, I. Édition de Bertrand Marchal. Paris : Gallimard Pléiade, 1998, p. 497.

parole opère dans l'instant cette conversion de l'enfermement au jaillissement : « Ici a lieu le Lieu », dites-vous alors dans « Jérusalem »⁹, ayant toujours en tête le souvenir de Mallarmé, dans *Un coup de dés* cette fois-ci : « RIEN [...] N'AURA EU LIEU [...] QUE LE LIEU »¹⁰.

Dans *L'acte du bélier* (1963-71), vous tournez le dos à tout ce passé de cendre, et nous assistons à une autre forme d'engloutissement :

- 40 -

« Passé net et brûlé.

Il ne reste que cendre,

Ville morte, maisons désertes de fantômes,

Cauchemars engloutis dans les puits de l'exil. »¹¹

On dirait que vous embrassez là tout à fait votre vie nouvelle. D'ailleurs, dans « L'acte du bélier », le puits revient à son origine biblique en l'évocation que vous faites du sacrifice d'Isaac, dont vous parlez très brillamment dans *La Lune d'hiver* (1970) :

« Vers les citernes d'eau qui dormaient dans la pierre

Les larves noires des tentes rampent sur le désert ;

Par la braise du chant les puits sont éclairés,

L'aurore souterraine attise l'incendie

Et délivre du lit des mers les jeunes promontoires,

Comme un peuple nouveau qui germe dans la nuit. »¹²

Vous expliquez bien, dans le passage de *La lune d'hiver* auquel je fais allusion, que le surgissement du bélier, qui se substitue au fils, rompt avec la fatalité. Ce que vous nommez « circoncision de Dieu », c'est cette parole qui, fondant le sujet, l'affranchit de son impuissance : « Dieu est enfin circoncis, sa puissance engendrante est découverte dans le feu de sa nature première ; sa force séminale est mise en lumière, universellement manifestée aux yeux humains. »¹³ C'est dans *Délivrance du souffle*, recueil de 1977, que le puits jaillit comme source poétique dans toute la joie de la conversion. Vous parlez, dans « Noyaux pulsants », du puits de Joseph :

« Sur le sentier de crête

je fais voler ma chevelure.

Avant que souffle aux tempes

9 Ibid., p. 407.

10 Stéphane Mallarmé, *op. cit.*, pp. 384-85.

11 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, p. 426.

12 Ibid., pp. 446-47.

13 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 356.

de mes mourants précoces
 un vent de sable chu des planètes glacées
 la nuit déjà reprend pour moi,
 solitaire comparse,
 l'indéchiffrable errance
 dans les impasses muettes
 de Zikrône Yossef :
 mémoire du fils bien-aimé
 si tôt vendu,
 enfin perdu,
 rêveur retrouvé roi dans le puits en Égypte.
 Au milieu du temps brûle
 la grande tache noire. »¹⁴

Que le puits soit le possible de l'intériorité humaine, c'est ce qui, me semble-t-il, transparait dans la comparaison suivante, toujours dans le même poème :

« Dans le campement de Juda
 au milieu du marché de minuit
 les adolescents yéménites
 aux yeux sombres comme des puits
 portent avec précaution
 leurs cageots débordants de fruits. »¹⁵

Et, en ce sens, le puits peut prendre l'aspect du défilé, quand l'expérience étrangle l'être. Ces vers se trouvent toujours dans le même poème :

« Chacun meurt étouffé. Je crie
 seul et nu dans mon puits. »¹⁶

Œil masqué, par Alfred Dott.



14 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, op. cit., pp. 457-58.

15 *Ibid.*, p. 458.

16 *Ibid.*, p. 468.

Le « défilé », qui se resserre comme un « labyrinthe » à la « bouche ovale »¹⁷, incarne bien sûr l'âpre initiation individuelle qu'est l'existence, mais il mesure aussi l'état de déréliction d'une époque qui a brisé avec l'origine :

« Depuis l'origine
toute l'eau s'est évaporée. »¹⁸

- 42 -

Ainsi, de nos jours, le puits se trouve-t-il à sec. Pourtant, vous avez accompli dans votre œuvre cette conversion ardue de l'engloutissement en source

« malgré l'étouffement
la nuit
et la sueur ».

Un poète peut-il se dispenser de cette immersion dans les ténèbres de sa peur puisque c'est là que surgira la parole réparatrice, et nulle part ailleurs ?

Claude Vigée : Je reconnais tout cela aujourd'hui, à travers les extraits que vous avez rassemblés, mais par anticipation, ce qui m'étonne. Je reconnais la spirale du double mouvement, la descente et le surgissement. Or, aujourd'hui, à quatre-vingt-dix ans passés, au début de ma quatre-vingt-onzième année, l'élan qui me poussait vers le haut commence à se dérober. Si j'emploie le mot « commence », il s'agit d'un euphémisme. L'expérience, consciente encore, de cette dégradation que je crois éprouver, malgré moi, croyez-le, c'est celle d'une aspiration vers le bas, celle du puits qui se transforme ; il fut source jadis, et c'est l'abîme, désormais. Je suis bien obligé, aujourd'hui, de vous dire cela. Une telle épreuve, je ne m'attendais pas à la subir, mais je vois bien ce qui arrive. Je fais de mon mieux, avec vous en ce moment, par exemple, pour lutter contre cet engloutissement, qui n'est pas celui de la mort, me semble-t-il, mais l'annihilation de toute création, de toute personnalité. Vous comprenez la peur que cet état suscite chez moi puisque j'en constate tous les jours l'aggravation.

La vie que le monde créé m'a permis de vivre s'éclipse. Ce monde-là peu à peu se dérobe. Nous sommes le 17 janvier, pour la quatrième fois depuis la mort d'Evy. Aujourd'hui. L'expérience que je tente d'éclairer, en ce qui me concerne, c'est autre chose que la mort, si j'ose l'affirmer ; c'est celle d'un effacement, en deçà de la mort.

17 Claude Vigée, « Dans le défilé », *ibid.*, p. 472.

18 *Ibid.*, p. 473.

Comment parler de choses pareilles ? Vous m'en faites parler avec beaucoup d'hésitation et d'angoisse. Alors, comment reconverter ce puits-là maintenant, dans l'immédiat ? De quoi puis-je parler sans partir de cette expérience, à laquelle je ne peux plus échapper ? Il ne s'agit pas d'exhibitionnisme. La situation est bien plus sévère, au sens original du mot, car il signifie séparation, scission. Vous êtes venue me parler sans préjuger. Je tâche de formuler pour vous les choses d'en deçà, dénuées de toute parole, pour opérer ce que vous appelez « conversion » dans votre introduction.

Chacun meurt étouffé. Je crie
seul et nu dans mon puits.

Je ne sais plus quand j'ai écrit cela, mais alors, il n'y avait pas lieu. J'étais encore en bonne santé ; j'étais encore intact. Et de quel âge environ ?

A.M. : Une cinquantaine d'années.

C.V. : Vous voyez là sur la cheminée une photo d'Evy et de moi, prise à Ashqelon par Daniel en ces années-là. Nous y sommes nez à nez et nous y regardons tendrement. Comme c'est étrange... Si j'ai eu quelque don, c'est celui d'une anticipation de ce qu'on ne dit pas, même si on peut le deviner, mais vous me le mettez sous les yeux avec ce qui me reste de vision. J'ai réussi à le lire et je vous en remercie.

A.M. : Relisant maintenant ces poèmes, puisque cette image du puits remonte très loin dans votre œuvre, pouvez-vous tenter de réévaluer ces expériences et de comprendre ce qui a pu susciter chez vous une conscience si aiguë de la menace, une intuition si profonde du gouffre ?

C.V. : Oui, c'est bien ce que Baudelaire appelle le gouffre. Quand j'étais un tout jeune homme, c'est surtout à travers lui que j'ai saisi cette dimension d'ombre de l'existence. Les extraits que vous citez au début me paraissent très énigmatiques.

A.M. : Pour vous, maintenant ?

C.V. : Pour moi, maintenant.

A.M. : Est-ce que vous vous relisez, après toutes ces années, comme un étranger ?

C.V. : Non, mais comme étrangeté identique par *prévision*. Je ne peux pas vous dire aujourd'hui si en écrivant ces fragments à l'époque, je savais ce que j'écrivais. En partie, oui, mais, au fond... Quel âge pouvais-je avoir ? Quand je parle de la louve qui crie au fond du puits, ce sentiment était lié à l'histoire de l'Europe, puis à la fuite en Amérique, à la solitude et au froid, à l'hiver, comme le disent les vers :

Exil, ô différence,
Hiver de la parole,
Cœur de rien battant pour la nuit.

Hiver de la parole, que j'essaie de briser maintenant. C'est ce cœur battant qui sauvait tout, alors. Aujourd'hui, je ressemble à mon père, mais en deçà même. La plongée vers le vide est plus forte encore.

Le soleil éteint luit sous un torrent de boue,
Le sable dans le puits compte sa maigre somme.

Aujourd'hui, le puits s'emplit de sable sec. Et il en est de même pour l'audition puisque, dans les vers qui suivent, s'esquisse l'empreinte de deux pas dans un monde désert, deux pas qu'on n'entend pas, mais dont on perçoit la trace, comme si ces pieds se trouvaient enchaînés, liés à l'hiver. Les choses que j'exprime là correspondent-elles à ce que vous avez vu ?

A.M. : Oui, et je voudrais que vous tentiez de préciser l'origine pour vous de cette expérience du gouffre.¹⁹ Nous pensons à la lecture de Baudelaire, à la situation historique. Est-ce que vous pouvez maintenant retracer la genèse de cette intuition ?

C.V. : Je l'envisage maintenant comme une prémonition. Le rapport entre la vie sensuelle, extérieure, le champ de fruits, ou champ de la sensualité vécue, et le chant, la musique, ce lien-là s'établit dans une sorte de paralysie, d'absorption par l'abîme, de succion vers le bas. Tout cela, dans le poème,²⁰ devient, par effet de fascination, une torche enfouie, une torche allumée, tournée vers le bas, avalée aux profondeurs. Une nuit plus totale encore que la nuit que nous connaissons.

Désormais, je ne peux plus échapper à cette mutation, avec toute l'angoisse que cela implique. Le langage subit son extinction dans le puits. Pour un poète qu'y a-t-il de plus précieux que la parole ? Vivre, parler, écrire.

¹⁹ Je pensais aussi à l'influence qu'a pu avoir sur Claude Vigée le personnage mélancolique de sa mère, musicienne, mais je n'en ai parlé qu'ensuite, car je ne voulais pas dans cet entretien insister sur les données biographiques. Claude Vigée, d'accord sur cet aspect, m'a demandé de simplement l'évoquer.

²⁰ « Vers Canaan », vers cités plus haut, *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 383.

Le prix à payer pour cela, c'est d'éprouver ce qui aujourd'hui me dégrade – ce qui maintenant me ronge, me détruit de l'intérieur, la nuit. Cela, je le disais à l'époque en ces quelques mots prémonitoires. Le langage prend naissance au puits de l'abîme ; c'est de là que, par miracle, jaillit le chant.

La nuit si tu meurs

Canaan commence.

Toutefois, dans l'état où je suis, je ne connais plus le commencement de Canaan. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point cette confession m'est douloureuse. Et là je ne parle que de moi-même. Je ne parle pas de mon fils Daniel, de cette tragédie sans nom.

A.M. : Tout à l'heure, vous avez utilisé l'expression « le prix à payer »...

C.V. : A mes yeux, le prix à payer n'est pas une punition. Il s'agit simplement du prix à payer pour être né, pour avoir vécu, dans le cosmos où nous nous trouvons, et dont je me sens désormais retiré.

A.M. : On en est retiré quand on se trouve englouti dans le puits. C'est bien cela que vous voulez dire ?

C.V. : Oui, le puits se transforme en bouche d'abîme. Peut-être la condition de créature, humaine, animale, végétale, visible, invisible, nous est-elle retirée ? Moi qui avais la parole aisée, voyez comme c'est difficile. J'ai affaire à un état qui se soustrait à toute parole, à toute individuation, et à toute vie. A toute mort aussi, car au moment où je vis cela, je suis encore capable de discerner ce qui m'advient, comme si j'observais un autre que moi-même. Et cette condition rejoint aussi mes souvenirs de jeunesse de littérature européenne : « Je est un autre », dans un sens beaucoup plus radical que ne l'envisageait Rimbaud. Au fil de ce déclin, je perds de plus en plus vite le souvenir de la réalité. Cela va bien au-delà des créatures. C'est pour cette raison qu'on ne peut pas parler de ces choses, mais je suis encore assez lucide pour les éprouver.

Il y a quelque temps, j'étais déjà en mauvais état, mais j'ai pu écrire tout de même un poème en prose sur les télomères²¹ en adoptant un point de vue scientifique. Lorsque les télomères se défont, tout s'anéantit.

Ses télomères détruits, la fleur humaine se fane.

Ce que j'exprimais alors dans le registre de la fiction, je l'éprouve désormais dans sa vérité, non comme image, mais beaucoup plus radicalement. - 45 -

A.M. : Il me semble, à vous entendre, que le puits, enfermement, engloutissement, ne deviendra source, origine, que si se produit une sorte de montée vers une image, c'est-à-dire vers une forme de reconnaissance de ce que nous vivons.

21 « Vie et mort des télomères » (avril 2010), *Les sentiers de velours sous les pas de la nuit*. Les Cahiers de Peut-être. Chalifert : Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée, 2010, p. 40.

C.V. : C'est ce qu'il m'est difficile de faire en ce moment.

A.M. : Pourtant, récemment, vous avez écrit un poème.

- 46 - C.V. : Oui, celui du chardonneret, cet oiseau de feu qui se tient à la cime des branches. Je ne sais pas comment je l'ai écrit. C'est assez récent.

A.M. : Oui, c'était en septembre. Est-ce que vous pouvez vous souvenir de ce qui s'est passé dans votre esprit quand les mots sont venus ?

C.V. : Je ne pouvais plus écrire du tout, mais, comme maintenant vous me faites, malgré tout, trouver les mots, ils sont venus. J'étais couché dans cet état de torpeur, de stupeur, que je porte, que je supporte, tout en le haïssant, et puis, tout à coup, vers minuit, je me suis levé et, sur un pense-bête que je conserve toujours à côté de mon lit, j'ai noté la chanson du chardonneret. A mes yeux, aujourd'hui, il s'agit d'une sorte de parenthèse miraculeuse.

A.M. : Mais c'est toujours vrai ; quand on écrit, c'est toujours miraculeux.

C.V. : Oui, ce chant m'est venu comme autrefois.

Air à siffler tout seul dans le noir.

Ce poème est une chanson qui, dans la mesure où je tente de la comprendre, résume tout cela. Le chardonneret est un petit oiseau au plumage de feu toujours juché au-dessus des roseaux, des plantes, au-dessus de tout ce qui vit. Dans son sifflement, sa mélodie, il annonce l'annihilation. Je l'envisage comme l'oiseau de l'illumination et du destin, tout à la fois. Maintenant, et déjà le lendemain matin, j'ai vu qu'il possédait ce double pouvoir – illumination par le haut pour annoncer l'extinction par le bas. On retrouve là la double voix de mon livre et, bien avant dans ma vie, quand j'étais jeune homme, on retrouve cette double annonce, donnée par un adolescent. Ce qui m'arrive maintenant se trouvait déjà en germe chez le jeune homme. Il en est sans doute ainsi pour chaque être humain. Mais l'accent se porte chez moi sur la parole, grâce à laquelle j'ai pu être un poème... non, un poète. Je viens de commettre un lapsus en confondant ces deux mots.

A.M. : Vous rejoignez Henri Meschonnic : c'est le poème qui fait le poète.

C.V. : Oui, c'est cela : c'est le poème qui fait le poète, tant que dure la vie ici-bas.



Oeil masqué, par Alfred Dorr, détail.

A.M. : Nous avons parlé tout à l'heure de sortie du puits par l'image, mais ne croyez-vous que l'image, suscitée par le désir de reconnaître la vie, l'est aussi par l'aspiration à révéler cette reconnaissance à une seconde personne, à un « tu » ? La sortie du puits nécessiterait alors ce qu'Emile Benveniste appelle « corrélation de subjectivité », un Je pour un Tu.

C.V. : Bien sûr, et cela implique d'autres créatures, qui ne se trouvent pas dans l'état dans lequel je suis maintenant, des êtres humains qui ont cette capacité de don. Le poète ne devient le poème que s'il est capable de ce don. Et tout ceci advient dans le cosmos tel qu'il est, tel qu'il nous a, semble-t-il, engendrés. Je fais désormais l'expérience de l'effacement du monde, et donc des créatures, moi-même inclus. Tout cela advient sans pitié, sans haine, par une simple perte du désir. Pour reprendre l'image des télomères, j'assiste à leur dessèchement. On retrouve là, sous une autre forme, le changement du vivant dans le désert. La Bible fait sans cesse allusion au puits. Je songe aux puits qu'Abraham avait fait creuser dans le désert au lieu qui devint Beersheba, les sept puits, et que les Philistins ont bouchés. On trouve aussi des allusions au puits dans le Nouveau Testament. Ce thème est permanent. On peut évoquer le puits de Jacob. Si je comprends l'épisode des puits d'Abraham à Beersheba, les Philistins ont incarné cette fonction d'extinction, de dessèchement, qui m'accable aujourd'hui. Dans la Bible, les Philistins sont présentés comme des ennemis, des méchants. Dans l'expérience que j'essaie de vous décrire, il ne s'agit pas de cela. Cela tient aux télomères. Il me reste un peu de pouvoir cognitif, alors je comprends ce qui se passe. Les télomères sont bien plus redoutables que les Philistins. Ceux-là, à côté d'eux, sont de véritables enfants de chœur.

Je ne sais pas ce que vous pouvez faire avec ce que je vous dis là. J'ai seulement commenté, en les répétant, les fragments de mon œuvre antérieure. J'ai essayé d'aller au-delà, et voici que nous tombons sur les télomères. Méchants ou pas méchants, peu importe. C'est plus grave. Dans le monde grec, nous aurions là des figures du destin.

A.M. : Oui, c'est ce que j'allais vous dire. Ce que vous décrivez consiste en une perte de toute subjectivité en faveur d'une objectivation sans pitié.

C.V. : Dans laquelle il n'y a plus rien. Et cela aussi s'esquisse dans les poèmes que vous avez cités.

Cœur de rien battant pour la nuit.

Je me trouve au cœur de rien, mais il bat. Voilà ce qui semble m'arriver : le cœur de rien s'identifie à la nuit, se chosifie par la nuit, comme si je devenais la nuit elle-même.

A.M. : Cela ressemble à l'expérience de Mallarmé dans *Igitur*.

C.V. : Oui, mais lui, c'était un jeune homme et, miraculeusement, il l'a changée en poésie. Ce qui a sauvé en lui et l'homme vivant et le poète. Mais chez moi c'est fini. C'est sans doute cela que signifie le chiffre quatre-vingt-dix.

A.M. : Claude, vous êtes là et nous parlons.

C.V. : Parce que vous me faites encore parler. Vous comprenez mon hésitation. Celle qui écoute ces paroles, ceux qui liront ces mots, n'en éprouveront aucun réconfort. Je ressens une inhibition éthique à parler de ce qui m'arrive. Je deviens ce qui ne devient pas. Ce sont encore des contradictions dans les termes, un non-sens.

A.M. : Mais il faut toujours faire un effort pour devenir sujet à part entière. La conversion de l'enfermement en source ne se fait pas facilement. Ce qui est facile, c'est la pente du rien. Notre parole de poète s'arrache toujours à ce rien.

C.V. : Cet effort, maintenant, je ne peux plus le fournir. Guy et vous, vous m'adjurez d'y échapper. C'est pour cela que je vous ai dédié le chardonneret, mais sans y réfléchir, sans le savoir. Comme Jola et Daniel, qui vous ont encouragée à venir, je le sais, comme tous mes proches, vous essayez de me tenir la tête hors de l'eau.

Est-ce que vous me reconnaissez ?

A.M. : Oui, parce que ce que vous dites est vrai. Vous avez toujours éprouvé, de façon aiguë, cette intuition de l'abîme.

C.V. : Et ceci dès la jeunesse, c'est vrai. L'exil en Amérique n'a fait qu'incarner un moment plus douloureux. Puis les quarante années à Jérusalem, avec la présence du désert, tout de même, furent un exorcisme. J'ai toujours ressenti ce mouvement de va-et-vient. Il ne s'oriente que dans un sens désormais ; il n'y a plus de « vient ».

Pour cette raison, le chardonneret est l'oiseau du destin ; voilà ce qu'il m'a dit ce soir-là en me faisant don d'une parenthèse, d'une petite parenthèse. Ce que j'ai fait aujourd'hui avec vous, en dépit de mon état, c'est un moment de chardonneret.



Liliane Klapisch, *Au puits*, détail.

Tout cela dans l'état où je suis. Peut-être sortira-t-il quelque chose de cette entrevue avec vous ? Mieux que rien. Grâce à vous, j'émerge en ce moment de mon faux sommeil, de ma torpeur, de mon effondrement. C'est ainsi que j'ai rencontré le chardonneret. Daniel me dit : « Tu ne dois pas succomber au désespoir. »

A.M. : Et toujours cette lutte avec l'ange que vous avez menée si longtemps.

C.V. : Oui, mais la lutte de Jacob se situe encore de ce côté. Ce qui me tue maintenant, se tient au-delà, *beyond*. Aujourd'hui, je peux me consoler en me disant : « Tu as fait un gros effort », mais c'est éphémère. Je pense à l'association, ou à ce travail que vous faites tous, ou bien à l'article de Hans Maier que m'a fait parvenir Helmut Pillau. Je pense au colloque de Nanterre organisé en 2010 par les soins de Sylvie Parizet et aux actes parus en 2011. Alors j'éprouve une de ces satisfactions qui un instant éteignent le noir. C'est une drôle d'expression que j'utilise là. Ce que je peux encore souhaiter, ce sont ces instants. Ce que je viens de faire avec vous, c'est comme un éclair pour éteindre la nuit. Mais ensuite, l'abîme reprend le dessus. Qu'allez-vous faire avec tout cela ?

A.M. : Je me dis aussi que toute votre vie vous aurez pris à bras le corps, en en tirant une inspiration, le soleil noir de la mélancolie.

C.V. : Même cela, c'est encore du bon côté.

A.M. : Parce que c'est une figuration.

C.V. : Et elle est proférée musicalement.

A.M. : Mais cela ressemble au puits, qui est à la fois abîme et chant, les deux à la fois.

C.V. : J'étais un peu tous les deux, mais il ne reste que le premier, l'abîme, et de plus en plus chaque jour. - 49 -

A.M. : Vous ne citez pas beaucoup Gérard de Nerval, justement.

C.V. : Il a joué dans ma vie active, consciente, positive, un rôle moins décisif que celui de Baudelaire ou de Mallarmé. Ce grand poète et prosateur, je l'admire. Mais, à vingt ans, il m'a rarement inspiré. A mon époque, il était peu enseigné. A la fin du vingtième siècle seulement, l'enseignement universitaire et scolaire l'a mis à l'honneur. Il fut longtemps négligé. Un adolescent, quand on ne lui parle pas de ces choses, il ne peut les deviner.

A.M. : Quand je lis *Sylvie*, je me sens en harmonie avec Nerval.

C.V. : Oui, c'est un très beau récit, mais je n'ai pas lu Nerval à un moment formateur. Il fut pour moi une sorte d'initiateur secret. C'est une autre affaire. J'en compte d'autres parmi mes lectures.

A.M. : Est-ce que tout poète n'est pas l'initiateur de l'autre poète ?

C.V. : Certainement.

A.M. : Une sorte de passation, de relais. On ne peut pas s'en empêcher.

C.V. : Cette étrange *convocation* de l'un par l'autre, je l'ai vécue aussi. Et c'est ainsi que vous m'avez découvert.

A.M. : Ce sont des échos de puits en puits.

C.V. : Evy entend-elle ce dont je parle aujourd'hui ? Il y a quatre ans qu'elle est morte dans mes bras. Et depuis ce jour-là, je l'appelle.

Mon silence aussi t'appelle.

Mon *rien* s'échange avec ta nuit.

En plongeant dans le mien,

j'écoute ton néant.

Paris, le 17 janvier 2011

Liliane Klapisch, *Au puits.*

